

*Schulbücher und Lektüren in der vormodernen
Unterrichtspraxis / Manuels scolaires et lectures
dans la pratique d'enseignement à l'époque
moderne*

Colloque, Bielefeld, 9-11 novembre 2011

Jean-Luc Le Cam



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ifha/380>

DOI : 10.4000/ifha.380

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2012

Pagination : 29-33

ISSN : 2190-0078

Référence électronique

Jean-Luc Le Cam, « *Schulbücher und Lektüren in der vormodernen Unterrichtspraxis / Manuels scolaires et lectures dans la pratique d'enseignement à l'époque moderne* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], 4 | 2012, mis en ligne le 14 février 2013, consulté le 28 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/380> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.380>

Ce document a été généré automatiquement le 29 septembre 2020.

©IFHA

Schulbücher und Lektüren in der vormodernen Unterrichtspraxis / Manuels scolaires et lectures dans la pratique d'enseignement à l'époque moderne

Colloque, Bielefeld, 9-11 novembre 2011

Jean-Luc Le Cam

NOTE DE L'ÉDITEUR

Rapport établi par Jean-Luc Le Cam

L'*Arbeitskreis für die Vormoderne in der Erziehungsgeschichte* (AVE) est un groupe de travail de la section historique de la Société allemande de sciences de l'éducation (DGfE), spécialisé dans l'histoire de l'éducation médiévale et moderne (sur sa raison d'être et sa production, voir Jean-Luc Le Cam, « L'histoire de l'éducation en Allemagne avant les Lumières », *Histoire de l'éducation* 1/2009 (n° 121), p. 5-41, disponible sur Cairn). Il organise tous les deux ans un colloque, qui se tient depuis 2002 au *Zentrum für interdisziplinäre Forschung* (ZiF) de l'université de Bielefeld. Sa 13e édition, qui s'est tenue du 9 au 11 novembre 2011 sur le thème des manuels et des lectures dans la pratique d'enseignement, était organisée par un trio représentatif de la diversité disciplinaire et géographique de ce groupe : une historienne des sciences de l'éducation de l'université de Münster (Stephanie Hellekamps), un historien moderniste de l'université de Brest (Jean-Luc Le Cam) et une historienne de la théologie de l'université de Sarrebruck (Anne Conrad). Quatorze communicants et cinq modérateurs, en provenance d'Allemagne, de France, de Hollande et de Tchéquie, représentant diverses disciplines, en premier l'histoire et les sciences de l'éducation, mais aussi les études

littéraires, philologiques et théologiques ainsi qu'un public d'intéressés (parmi lesquels Eckhardt Fuchs, directeur du *Georg-Eckert-Institut für internationale Schulbuchforschung* de Braunschweig) discutèrent pendant trois jours du thème proposé, dans les conditions les plus confortables (comprenant une traduction simultanée entre français et allemand le dernier jour), grâce au soutien financier, humain et logistique du ZiF et à la générosité de l'Institut français d'histoire en Allemagne (IFHA).

Les manuels scolaires et les lectures pratiquées par les élèves à l'époque moderne ont été jusqu'à présent principalement étudiés dans le cadre de la réglementation édictée à leur sujet, avec une focalisation sur quelques auteurs ou manuels célèbres. Il s'agissait de sortir de cette vision fondée essentiellement sur les documents normatifs ou les discours d'intention des auteurs de cette littérature, pour interroger la façon dont le livre s'insérait à la fin du Moyen Âge et au début de l'époque moderne dans les pratiques pédagogiques et comment il les modifiait éventuellement. Ceci reprenait, mais dans une autre optique que précédemment, les questions de savoir comment était défini et pratiqué dans la réalité le canon des lectures scolaires et extrascolaires, mais aussi comment les institutions diverses et les éditeurs-imprimeurs intervenaient dans la mise en œuvre de ce programme. Le regard s'élargissait donc à toute littérature utilisée à l'école, y compris celle qui ne se concevait pas initialement à cet usage, mais aussi aux lectures pratiquées en dehors de l'école dans une finalité d'enseignement domestique ou d'autodidaxie, ce qui permettait d'inclure les pratiques d'élites non scolarisées, non seulement nobiliaires mais aussi féminines. C'est cette problématique que Stephanie Hellekamps et Jean-Luc Le Cam rappelèrent dans l'introduction générale tout en faisant ressortir la difficulté de trouver les sources qui y répondent et la fragilité même de ce matériau, généralement voué tôt ou tard à la destruction.

Une première section explorait la transition entre Moyen Âge et époque moderne. Michael Balduhn (Hambourg), combinant l'iconographie médiévale sur la tenue de cours et l'analyse serrée de la mise en page des *Distiques* de Caton et des *Fables* d'Avien, montra comment celle-ci a évolué avec l'imprimerie en faisant passer la glose des marges au centre de la page, alternant texte et commentaire, et en déduisit différentes évolutions de la pratique d'enseignement et de son rapport au livre. Le germaniste Hans Rudolf Velten (Berlin) montra ensuite comment l'irruption du manuel imprimé suscita des tentatives d'apprentissage plus ou moins autonome de la lecture et de la grammaire allemande, à travers l'exemple des manuels d'un maître d'école de Munich, Valentin Ickelsamer. Celui-ci développait une méthode originale d'apprentissage « populaire » fondée sur les sons et non pas sur les lettres, toute cette entreprise étant conçue dans un dessein final d'édification religieuse.

Les apprentissages élémentaires et les lectures religieuses de l'époque moderne ont fait justement l'objet de deux sections du colloque. Anne Conrad s'efforça de reconstituer les lectures des élèves des ursulines allemandes à travers leurs bibliothèques en confrontant celles-ci aux programmes, faute de sources plus directes sur leurs pratiques. Johann Exalto (Amsterdam) dressa un panorama des supports de l'enseignement religieux en Hollande réformée, révélant au passage cette forme inconnue en Allemagne de livres à destination des lecteurs confirmés, faits d'injonctions et d'*exempla*, qu'on appelle ici « testaments ». Kurt Wesoly (Bonn) analysa les livres de calcul comme des outils conçus principalement pour les maîtres et peu adaptés à un apprentissage autonome du calcul. C'est une approche centrée sur la fourniture et les réseaux de distribution de livres, eux mêmes conditionnés par

différentes autorités, que choisirent Stefan Ehrenpreis (Munich) et Emmanuelle Chapron (Aix-en-Provence). Le premier prit l'exemple de Nuremberg et de la principauté d'Ansbach pour illustrer le pilotage par les autorités politiques et religieuses de la catéchèse et de ses outils. Elle se traduit au XVI^e siècle par la spécialisation de certains imprimeurs dans la production de catéchismes en lien étroit avec les autorités, avant que ne se développe à partir du XVII^e siècle un marché plus libre. E. Chapron constata au contraire que l'imprimerie champenoise se fondait au XVIII^e siècle essentiellement sur des considérations commerciales pour répondre aux besoins importants de la région parisienne en littérature d'usage scolaire, avant tout religieuse, et décrivit la complexité de ces réseaux de diffusion vers la capitale en y apportant de précieuses informations chiffrées grâce à l'exploitation des archives d'octroi.

Dans la section concernant l'enseignement « secondaire » et savant, dont les manuels sont en principe les mieux connus, il s'agissait surtout de frayer des voies nouvelles sur leur pratique. Peter Holy (Prague) le fit en braquant son regard sur une région de l'Empire peu étudiée, la Bohême. Jean-Luc Le Cam trouva dans les rapports réguliers de l'inspection générale du Brunswick le moyen de mesurer la distance entre norme et pratique au XVII^e siècle, mais aussi d'éclairer certaines particularités des usages du livre en classe et à la maison. Cette institution originale est née précisément de la volonté des responsables de lutter contre le mélange et la confusion des manuels d'une école à l'autre, voire dans la même classe. Un autre vecteur de cette lutte est l'appui ducal à une production locale des principaux manuels, confiée aux éditeurs Stern de Lunebourg dans leur succursale à la cour de Wolfenbüttel. Stephanie Hellekamps bénéficiait aussi d'une combinaison de sources exceptionnelles avec deux exemplaires de traités de philosophie portant respectivement les notes d'un élève et le cours manuscrit d'un enseignant de Soest en Westphalie, qui, confrontés à des disputes d'élèves contemporaines, lui permirent de reconstruire finement toute une archéologie de cet enseignement évoluant à l'époque vers le cartésianisme. Annie Bruter (Paris) expliqua quant à elle comment les abrégés chronologiques en France ont été la forme d'abord manuscrite puis imprimée à partir de laquelle naquit plus tard progressivement le manuel d'histoire.

Cet enseignement a été particulièrement pratiqué parmi les élites nobiliaires, qui firent l'objet d'une section particulière du colloque. Sylvène Edouard (Lyon) exploita une étonnante collection de 64 lettres rédigées par Mary Stuart adolescente en 1554-1555 « pour acquérir de la doctrine » et en déduisit le canon de ses lectures. Ce sont les inventaires et journaux d'emprunts de bibliothèques qui formèrent pour Pascale Mormiche (Cergy) et Dominique Picco (Bordeaux) les sources essentielles de leur enquête. L'une put reconstituer le programme des lectures et thèmes d'études des princes français à Versailles grâce aux ouvrages empruntés pour leur usage personnel, l'autre dessina à partir des bibliothèques de l'établissement de Saint-Cyr une image plus variée des lectures de ces filles de la noblesse que les prescriptions de l'époque, focalisées sur la religion, ne le laisseraient supposer.

En conclusion, les participants ont souligné la nécessité d'un recours à des approches variées croisant les sources pour traiter au mieux de cette question difficile. À cet égard, ce colloque a signalé plusieurs pistes en proposant de nouvelles sources ou un nouvel emploi de celles-ci, tout en sachant que leur disponibilité est très variable d'un cas à l'autre. Il a rappelé la dimension économique et sociale de ces problèmes, trop souvent oubliée par l'historiographie. Il a aussi contribué à remettre en cause une

vision qui sépare trop nettement, en leur attribuant des logiques différentes, le recours au livre, la transmission manuscrite, l'oralité du cours et la mémorisation des textes, activités qui semblent s'intégrer plus étroitement dans les anciennes pratiques pédagogiques. De même que l'on écrit alors à la main sur le livre ou qu'on le recopie par extraits (« *excerpiere*n »), le recours accru à l'imprimé ne périme pas le travail d'assimilation permanent par la mémoire, qu'il ne faut pas réduire à un apprentissage sans intelligence. Il fonctionne comme un aliment obligé de la recreation imitative par « parodie », au sens original et technique du terme, l'idéal de cette pédagogie étant finalement que l'élève « parle comme un livre ».

Les actes du colloque seront édités comme cahier spécial de la revue *Zeitschrift für Erziehungswissenschaft* et devraient paraître à la fin de l'année 2012.